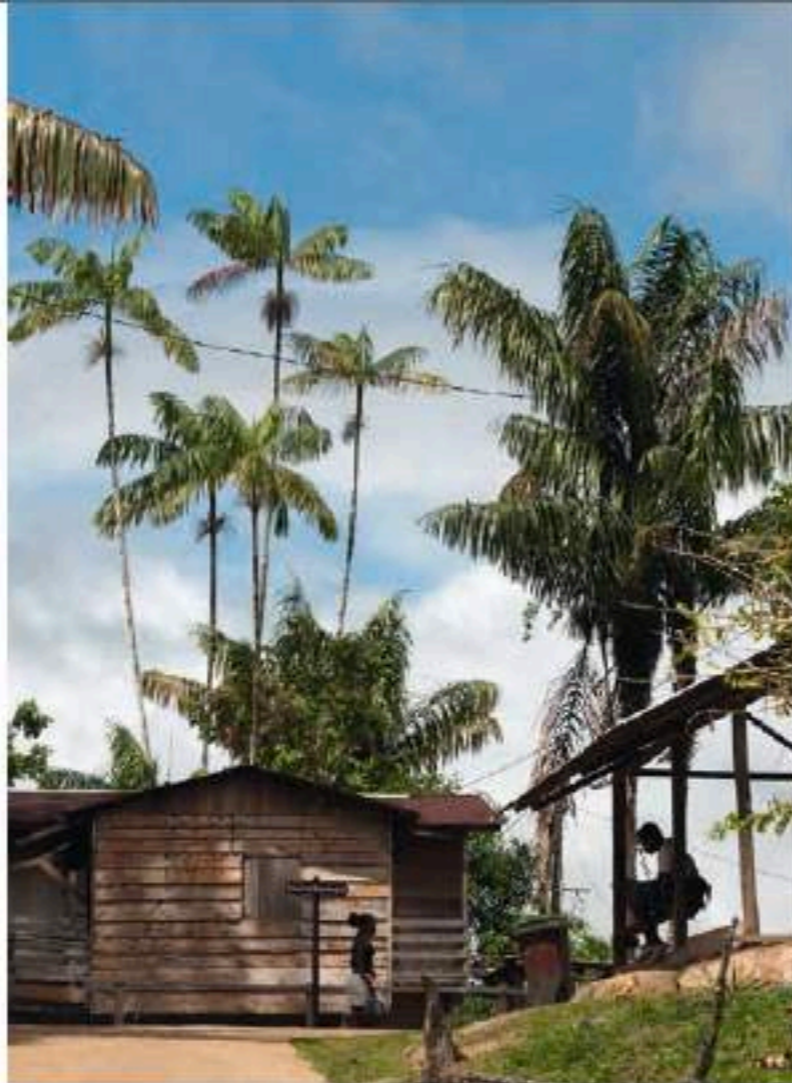


En pirogue

sur le Maroni



300 km séparent Maripasoula de Saint-Laurent-du-Maroni. 300 km de fleuve que nous parcourons en quatre jours, guidés par des Bushinengues, ces descendants des Noirs maronis devenus les véritables maîtres du fleuve. Une aventure fascinante le long de cette frontière naturelle entre Guyane française et Suriname, avant tout source de vie.



Depuis Cayenne, notre bimoteur à hélices survole l'Amazonie, en direction de Maripasoula. C'est qu'à l'approche de la piste, que les nuages s'ouvrent, dévoilant une courbe du fleuve, une ligne ocre dans une forêt sans fin au milieu des nuages. Maripasoula est la plus grande commune de France par sa superficie pour seulement 5 000 habitants. En aval de Maripasoula, il n'y a que des Bushinengués ; en amont, l'accès aux quelques villages amérindiens est réglementé. En Bushinengué, Maripa signifie palmier et Soula signifie saut. Nos affaires sont chargées sur la pirogue sous une première averse, qui ne nous laisse que le temps d'enfiler nos ponchos avant de s'arrêter. C'est la petite saison des pluies. La descente commence. Première rencontre, et non des moindres, à Papaïchton avec le « Grand-Man » Donis, un Boni, un des deux grand Man que compte pour l'heure le Maroni. C'est le chef coutumier et religieux. Il y a un grand man par ethnie, assisté de capitaines choisis par ses soins. Il désignera également

son successeur. Séké, notre guide, montre un grand respect pour le vieil homme à la sagesse et aux pouvoirs reconnus, y compris par les autorités françaises. Après cette rencontre, nous prenons livraison d'une peinture traditionnelle « tembé », qu'une cliente attend à Saint-Laurent. Le fleuve sert ici de voie de communication. Des pirogues lourdement affrêtées le parcourent, chargées de bidons de carburant, d'animaux, de véhicules, de marchandises ou de passagers. Les Abattis Kotika sont là : 17 km de récifs et de tourbillons prêts à engloutir notre pirogue de 15 m. Le bivouac est installé au lieu appelé Grands Rochers. On se lave dans le fleuve, la grande salle de bains. Au menu du dîner, ti-punch et poisson accompagné de couac (semoule de manioc) et de fruits. Au moment de la vaisselle, les hommes de Séké ramassent de nombreux crabes qui sortent du fleuve. Il y aura des crustacés au menu du petit déjeuner pour les amateurs. Les hamacs et les moustiquaires sont suspendus sous le carbet et la nuit s'écoule sous

une lune pleine. Le fleuve noir a des reflets argentés, le ciel est constellé de milliards d'étoiles, le bruit de l'eau berce notre sommeil. Au matin, nous entamons la descente des sauts des Abattis Kotika. Passé le premier, on comprend pourquoi on les appelle des sauts. La pirogue en bois d'angélique acoclère, ralentit, décrit de larges courbes à la recherche du bistouri, l'endroit précis où elle peut passer. Elle bondit et retombe dans une gerbe d'écume. Partout les rochers affleurent ou se cachent entre deux eaux, raclant parfois le fond de la pirogue. À l'avant Boaty, notre « takariste » (du nom de la perche qu'il utilise pour sonder le fond ou pousser), indique d'un signe de tête ou d'un mouvement d'épaule plus ou moins appuyé, la direction à suivre à Eddy, le costaud motoriste à l'arrière. Plus en aval, le saut Lésé Dédé, littéralement « laisse-toi mourir », évoque le danger, non sans humour. Le nom d'un saut peut-être lié à la force du courant, aux arbres qui l'entourent, au bruit qu'il fait...



La période la plus dangereuse sur le fleuve est d'octobre à décembre, c'est la fin de la période sèche. Tous les rapides affleurent. À la saison des pluies, ce sont des marmites bouillonnantes dont il faut se méfier. Tantôt les sauts semblent rétrécir l'envergure du fleuve et l'on a l'impression de naviguer sur une rivière, la forêt paraissant l'étrangler, tantôt les îles et flots se multiplient et l'on se croirait sur un lac gigantesque. La navigation varie selon que l'on monte ou que l'on descend, mais aussi en fonction du niveau de l'eau, saison sèche, saison des pluies, ou, comme en ce qui nous concerne, petite saison des pluies. Pas de cartes, pas de GPS. À la place : l'expérience et la tradition orale. Chasser, faire le campement, pêcher : tel est le savoir des Bushingués. Pour eux, le fleuve n'est pas une frontière, mais leur pays. Le Maroni nourrit, nettoie, sert à se déplacer, protège.

Sur la rive, un village Wayana de 140 personnes. Nous faisons la connaissance

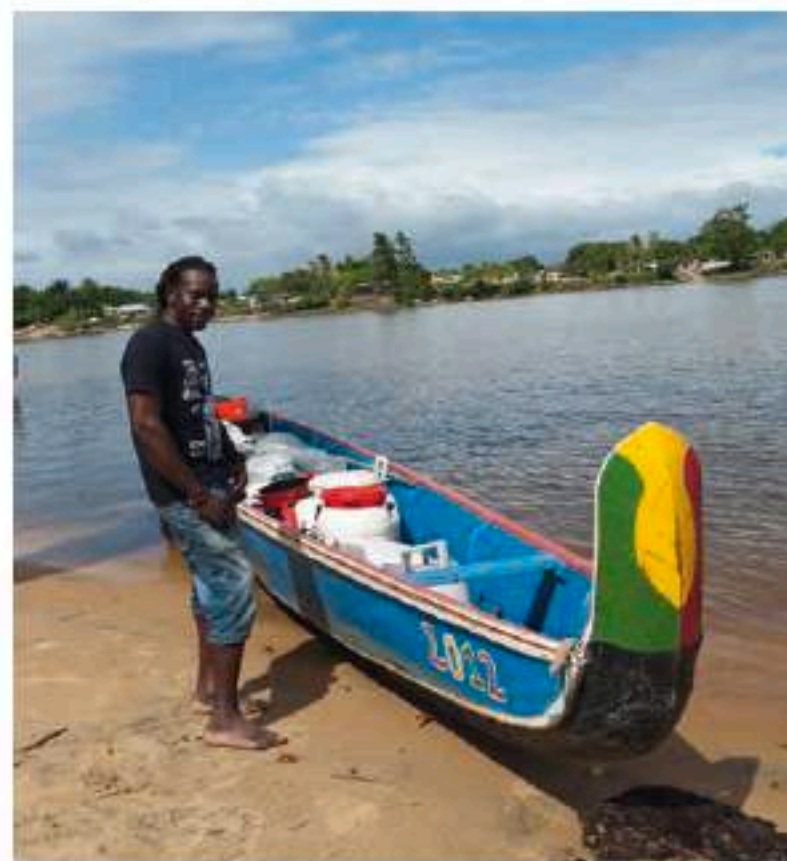
du capitaine Kanaydou Agwi. Capitaine depuis 42 ans (son autorité s'étend de Lésé Dédé jusqu'en amont de Maripasoula, côté Suriname), il dépend d'un grand man indien du Suriname âgé de 30 ans qui vient de prendre la relève de son père le fameux grand man d'Anapaïke. Comme avec grand man Donis, nous portons un toast. Mais cette fois-ci pas de rhum blanc mais du Pakula, boisson fermentée amérindienne au goût étrange.

Pour eux, le fleuve n'est pas une frontière, mais leur pays.

Kanaydou raconte l'évolution de son village : ici, chacun possède son « abat-tis » et fait sa culture. Les hommes défrichent et brûlent ; les femmes cultivent. Autrefois la vie était plus communautaire. Ils sont passés d'un mode collectiviste

à un mode plus individualiste, ce qui explique en partie le départ des jeunes. Si le capitaine a un rôle spirituel moins important que le grand man, sa fonction se rapproche plus de celle de maire tandis que son fils et son neveu reprennent son activité de

fabrique de pirogues. Le matin suivant, nous croisons les enfants de l'école de Mofina qui rentrent chez eux grâce aux pirogues de ramassage scolaire. Après un court arrêt à Grand-Santi, une pluie violente nous cueille, tout devient gris, les bruits de la forêt s'arrêtent, le fleuve est transfiguré. Puis tout cesse d'un coup et le soleil refait son apparition tout aussi soudainement. Le soir, nous installons le bivouac à Belî Campoë dans le village de Séké, créé par son oncle, un Djuka. Un coup de pirogue et nous nous baignons au beau milieu du fleuve sur un banc de sable, reste d'une station d'orpaillage. Après le dîner, grande discussion avec Otti Fania, une des trois capitaines femmes du fleuve, qui nous souhaite la bienvenue. C'est une vieille femme, mais l'œil est vif. Cette féminisation de la fonction est très récente. Elle règle les problèmes de couple, accueille les étrangers, s'occupe des malades, des décès. Que l'on apprécie ou pas, on ne peut pas refuser la charge de capitaine (qui vient du grand man).



PORTRAIT
SÉKÉ

Aujourd'hui Séké possède 3 pirogues de 14, 15 et 16 m. Une pirogue vaut 3 300 €, un 85cv Yamaha 6 100 €. Il a acheté sa première pirogue en 2008. Il vit à Saint-Laurent-du-Maroni depuis 15 ans. Son réceptif le fait travailler régulièrement et lui permet de faire travailler 14 personnes. Il a déjà formé 3 jeunes piroguiers. Leur produit : faire découvrir l'histoire et la vie quotidienne du Maroni. « À 16 ans, un jeune reçoit un fusil, une pirogue et un moteur de son oncle maternel », me dit-il. Lui, a refusé le fusil. Il préfère la musique. Il est d'ailleurs un musicien reconnu qui joue régulièrement dans de nombreux festivals en Europe.



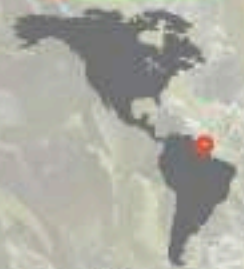
PAR GRÉGORIE CÉRAULT
PHOTOS : GRÉGORIE CÉRAULT

Otti a des enfants aux Pays-Bas et en Métropole. La population prend soin d'elle. Seke discute avec elle respectueusement, me servant d'interprète. Tout le monde se conforme à cette hiérarchisation de la société qui permet aussi l'ascension sociale. Otti Fania traite indifféremment avec les policiers du Suriname ou les gendarmes. Sa plus grande fierté est d'avoir été présente à certaines cérémonies présidées par le grand man. Puis chacun s'endort dans son hamac, dont la forme rappelle celle de la pirogue. Les sensations et les rencontres de la journée défilent au fil de l'étrave, du fleuve aux songes. Dès le petit matin, les femmes descendent en contrebas du village pour faire la vaisselle et laver le linge dans le fleuve. Les enfants jouent sur la berge. Tout le monde nettoie les feuilles et les fruits tombés à terre durant la nuit. Otti Fania allume son feu pour le petit déjeuner. La fumée s'éclaire des premiers rayons du soleil.

Un vieil ara à côté de chez elle prend la pose. Le Maroni marque la frontière entre le Suriname et la Guyane française. Mais l'on accoste de l'un ou l'autre côté sans y prêter attention. Après une matinée passée sur le Tapanahony au Suriname, à visiter des villages Djukas, nous passons devant le « saut des grosses richesses » là où se rencontrent le Lawa, le Tapanahoni et le Maroni naissant. Les rapides sont impressionnants, le dénivelé important. Remontant le courant, une grande pirogue chargée d'une voiture au coffre ouvert, passe. Juste. Au fond, sous l'écume et les tourbillons, des voitures, des armes, de l'or, des tôles. Ce « grand-magasin », comme ils l'appellent par défiance, a déjà tué de nombreux piroguiers. Dans le village de Benanou Dikan, le village natal de la grand-mère de Seke, un Faarkatiki : le totem du village. Un mâit tendu de draps blancs qui volent au vent avec un autel à son pied. Là,

ont lieu les grandes réunions, les appels au monde invisible. À côté se trouve le Keossou, l'endroit où on pleure – « Kee » signifie pleurer et « Ossou », maison – qui est le lieu collectif des deuils, décoré de motifs tombés. La journée se poursuit avec son lot de surprises et de routine : rencontre avec un chaman, pêche aux piranhas, installation des hamacs à Providence. On mange dehors, les enfants du hameau sont sur nos genoux, une petite fille tripote mes cheveux blancs et rit aux larmes. Après le saut Hermina à Apatou – le dernier du voyage – et plusieurs heures de navigation sous un soleil de plomb, on atteint Saint-Laurent-du-Maroni. Le fleuve s'élargit et devient plus navigable. Il ressemble exactement à ce que l'on imaginait en quittant Paris. « Mi e dango a liba Maroni, nan ga Siki », j'ai descendu le Maroni, avec Séké.

Vous êtes ici



Les Bushinengués et le Maroni

Les Bushinengués sont des descendants d'esclaves africains, qui ont fui les plantations de café et de canne à sucre du Suriname au XVIII^e siècle, en se réfugiant dans la forêt et qui ont peuplé la région de cette frontière naturelle entre les deux pays, qui est le Maroni. Les Noirs marrons, ou Marronneurs ont donné leur nom au fleuve, long de 611 km et qui prend sa source dans les monts Tumuc-Humac au Suriname. Aujourd'hui, ils vivent toujours sur les deux rives du fleuve. Les différentes ethnies sont : les Djuktas, les Alukus ou Bonis, les Paramacas et les Saramacas. Leur langue est un mélange de dialectes africains, de portugais, de français, d'espagnol et d'hébreu. Cette langue (nengué tongo) fut créée par les esclaves afin de pouvoir se comprendre entre eux, car ils venaient de différents pays d'Afrique : Ghana, Côte d'Ivoire, Bénin.



AIR CARAÏBES

Compagnie aérienne française régulière, spécialiste de la zone Caraïbes, Air Caraïbes emploie près de 900 collaborateurs. En 2013, la compagnie filiale du groupe vendéen Dubreuil a transporté 1 224 000 passagers. Air Caraïbes propose des vols depuis Paris Orly Sud vers la Guadeloupe, la Martinique, la Guyane, Saint-Martin, Haïti et la République dominicaine. La compagnie a aménagé les horaires de son réseau régional

pour proposer aux passagers en provenance de Métropole des correspondances rapides vers toutes ses destinations : Saint-Martin, Saint-Barthélemy (vols opérés par St Barth Commuter), Sainte-Lucie, Haïti, la République dominicaine. Air Caraïbes est la 1^{ère} compagnie française à relier 19 gares TGV aux Caraïbes au départ d'Orly, grâce à la solution innovante et éco-mobile TGV AIR. Le produit combiné TGV AIR - Air Caraïbes permet aux passagers d'acheter en une seule fois un

parcours comprenant un vol de la compagnie précédé et/ou suivi d'un acheminement en TGV via la gare de Massy TGV. Des navettes gratuites assurent le transfert des passagers entre la gare de Massy TGV et l'aéroport d'Orly Sud. Air Caraïbes est également la 1^{ère} compagnie aérienne à proposer un partenariat avec SNCF depuis Massy TGV, la gare la plus proche d'Orly Sud.

Pour en savoir plus
www.aircaraibes.com ou
0620 835 835 (0,12€/min).

À SAVOIR

COMMENT S'Y RENDRE

- 3 vols hebdomadaires directs au départ de Paris Orly Sud vers la Guyane (Cayenne).
- Avec TGV AIR, se rendre en Guyane depuis la Province n'a jamais été aussi simple ! Retirez votre billet de train et carte d'embarquement à votre gare et rejoignez en TGV la gare la plus proche d'Orly : Massy TGV. Une navette gratuite TGV AIR assure votre transfert jusqu'à Orly Sud où un comptoir d'enregistrement TGV AIR dédié vous est réservé.
Informations et réservations au 0620 835 835 (0,12 €/min) sur www.aircaraibes.com ou auprès de votre agence de voyages.

SE RENSEIGNER

Comité du Tourisme de la Guyane
1, rue Clapayron
97300 Paris
Tél. : 01 42 94 15 16
www.tourisme-guyane.com

RÉCEPTIF SUR PLACE

Couleurs Amazone
21 boulevard Jubelin
97300 Cayenne
Tél. : 05 94 26 70 00
Fax : 05 94 26 70 01
www.couleursamazonie.com

GUIDE DE VOYAGE

Guide Guyane de Philippe Boré, en vente sur place ou à la FNAC - 19,70 €

MATÉRIEL

Un grand sac étanche pour vos affaires, un autre petit sac étanche pour les affaires de la journée, ~~leape frontale pour les bivouacs~~, un vêtement chaud pour les nuits en hamac qui peuvent être fraîches, un poncho solide contre la pluie, lunettes de soleil, chapeau.

SANTÉ

Un traitement antipaludéen (type Malarone) est nécessaire, que l'on complètera avec un répulsif anti-moustique pour les vêtements, la moustiquaire et la peau. Porter des vêtements longs et fermés est toujours préférable. Utiliser de la crème solaire indice UV50 est indispensable, à 5° de l'équateur le soleil est très fort. Enfin, la vaccination contre la fièvre jaune est obligatoire.



By canoe down the Maroni River

Three hundred kilometres separate Maripasoula from Saint-Laurent-du-Maroni. Three hundred kilometres of river that we are going to cross in four days guided by the Bushinengués, the descendants of the Maroons (run-away slaves) and true masters of the river. This is a fascinating adventure along the natural border between French Guiana and Surinam, but most of all the source of life.

From Cayenne our twin propeller aircraft flies over Amazonia to Maripasoula. Maripa means palm tree and Soula means waterfall in Bushinengué language. A downpour welcomes us, it is the small rainy season. Our baggage is loaded onto the pirogue and we go downriver. In Papathton we have our first and important meeting with the « Grand-Man » Donis, the Boni religious and tribal chief. Here we pick up a traditional Tembé painting for a client in Saint-Laurent. The river is the main way for transport. Chartered canoes, heavily laden with drums of fuel, animals, vehicles, merchandise and passengers go up and down the river. As we

reach the Abattis Kotika 17 km of reefs and whirlpools are ready to swallow our 15m pirogue. We bivouac at Grands Rochers. After dinner we are rocked to sleep by the sound of lapping waters. In the morning we carry on our descent. Rocky outcrops, often hidden between two waters scratch the bottom of our pirogue. With a single movement of the head or shoulder, Boaty standing at the bow, guides Eddy our sturdy motorist as to the direction to take. Sometimes a waterfall seems to shrink the size of the river, giving us the impression of travelling along a stream and sometimes the forest seems to strangle the Maroni. But then suddenly the river opens up into a huge lake dotted with many islets. Here are no maps, no GPS, one relies only

on experience and oral tradition. To hunt, to camp and to fish, such is the know-how of the Bushinengués. To them the Maroni is not a frontier, to them it is their very own country. The journey carries on paced by halts at villages. In Mofina children hurry by to catch the school bus. Women wash up or do their laundry on the banks of the river, surrounded by playing children. And through it all the river flows unperturbed right under our eyes. Our trip is a succession of bivouacs, swims, campfires and nights in hammocks. After the waterfall between Hermima to Apatou, the last one of the trip, and several hours under the blinding sun, we reach Saint-Laurent-du-Maroni. The Maroni River widens and becomes more navigable. It looks exactly as we imagined it when we left Paris.